

Un intellectuel engagé et polémiste

Amady Aly Dieng « répond toujours avec son franc-parler. S'il en est ainsi, c'est parce que Dieng se prend très au sérieux. Il prend la vie au sérieux. Personne n'a pu le corrompre et encore moins le capturer pour domestiquer sa pensée et l'enfermer ensuite dans la logique terrible du « soutien mercenaire ». Cet homme indépendant et libre est notre ami, même s'il lui arrive très souvent de nous agresser verbalement, de nous reprocher une absence de pédagogie, de nous traiter de « néo-wébériens » ou, quand il veut être très méchant, d'antimarxistes. Pendant nos longues discussions, il affiche son goût prononcé pour la polémique, en allant bien au-delà de ce que Djibril Samb appelle "la critique hostile" ».

Momar-Coumba Diop et Mamadou Diouf, « La trajectoire d'un dissident africain », préface à *Notes de lecture d'un dissident africain*, T. I, Québec, Le Nègre éditeur, 2010, p. 13.

- A. Ngaïdé :** Je souhaite, aujourd'hui, aborder une partie de votre vie qui tourne autour de votre engagement intellectuel et scientifique. Quelles sont les motivations qui vous ont conduit à choisir ce chemin difficile pour les Africains de l'époque ?
- A. A. Dieng :** Je dois dire que dès le Lycée et en classe de seconde ; j'avais été influencé par un professeur qui s'appelait Jean Galet et qui était agrégé de Lettres. Il a été proviseur au Lycée Van Volleven, plus connu sous l'appellation Lycée Vanvo. Il nous dressait une liste d'ouvrages à lire et il nous indiquait une méthodologie qui me paraît encore, aujourd'hui, tout à fait efficiente : avoir un cahier et écrire sur une page les mots que nous ne connaissons pas et à charge pour nous de consulter le dictionnaire, la seconde page est réservée aux belles phrases que l'auteur avait pu écrire. Nous avons scrupuleusement respecté ses recommandations d'autant plus que c'est un professeur pour lequel nous avons une grande admiration en raison de sa maîtrise du français, du grec et du latin. C'est l'un des rares professeurs qui nous faisait faire des thèmes grecs et qui nous permettait de nous exercer à la prosodie. Voilà d'où est parti mon goût pour la lecture.

Ce faisant, dès que je suis arrivé en classe de philosophie, j'ai eu un autre professeur formidable qui avait enseigné en Tunisie, sur l'île de Djerba, dont il était toujours nostalgique. Il était très relax avec nous. Nous n'étions pas tendus et nous étions très familiers avec lui. Il avait l'art de la lecture. A chaque fois, il nous lisait des passages entiers de *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche et de *Regards sur le monde actuel* (1931) de Paul Valéry. Il avait l'habitude de nous dire que nous ne comprendrions ces textes que quand nous serions des hommes mûrs. Et de temps en temps aussi il nous lisait des passages de Claude Bernard. Il nous dispensait aussi de rédiger intégralement nos devoirs. Il nous demandait de mettre quelques idées forces, de bien les agencer et c'est sur cela qu'il nous jugeait. En fait, il nous apprenait à aller à l'essentiel : la concision.

J'avoue que cette période fut un excellent tremplin pour moi ; et c'est donc à partir de ce moment que j'ai commencé à m'intéresser à la lecture et à l'approfondissement de mes connaissances.

Arrivé à l'université, j'ai évidemment rencontré le mouvement nationaliste. C'est ce qui m'a conduit à adhérer aux idéaux des associations syndicales et/ou religieuses. J'étais membre de l'Association des Étudiants Musulmans de Dakar dirigée par Ciré Ly qui était étudiant en médecine à cette époque là. Nous rencontrions dans ce cadre là les étudiants chrétiens qui étaient nationalistes et qui dénonçaient l'intégrisme chrétien à l'image de celui prôné par Monseigneur Lefebvre. C'était un archevêque colonialiste, très conservateur et on le saura davantage quand il aura des déboires avec le Pape.

De l'autre côté aussi il y avait le mouvement des parents d'élèves, le mouvement syndical surtout celui des enseignants et aussi les partis politiques que nous voyions évoluer singulièrement dans le territoire sénégalais. Les grands partis étant des partis « collaborationnistes », il y avait un parti qui s'appelait l'Union Démocratique Sénégalaise dont les membres avaient été exclus du RDA en 1955 à Conakry en même temps que la section du Niger et la section de l'Union des populations du Cameroun (UPC). Nous baignions dans cette atmosphère très politique et j'ai senti la nécessité de m'armer intellectuellement pour pouvoir mener le combat contre les partisans du système colonial qui s'exprimaient surtout dans le domaine de l'ethnologie.

Nous étions particulièrement intéressés par la philosophie bantoue du Révérend Père Placide Tempels. D'autant plus que ça nous apparaissait, dans notre naïveté, comme le *Discours de la méthode* des Nègres. Il faut noter que l'influence d'Alioune Diop et de Léopold Sédar Senghor y était pour quelque chose. Tous les deux recommandaient la lecture de ce livre, qui devrait être un livre de chevet pour tout Africain, parce qu'il nous révèle que nous avons une philosophie que nous ne connaissions pas auparavant. Le Révérend Père Placide Tempels avait eu le mérite d'explicitier lui-même cette philosophie que nous ne connaissions que de manière implicite.

Tout cela flattait notre nationalisme culturel. On était fier d'avoir notre philosophie à nous Africains qui pouvait rivaliser avec celle des Européens qui

nous dominant. Étant armés de tout cela, nous étions obligés de parcourir tous les ouvrages qui pouvaient intéresser l'Afrique. Mais la Librairie Clairafrique n'était pas pourvue d'ouvrages marxistes. Au contraire, on y trouvait des ouvrages qui étaient dirigés contre le marxisme, surtout ceux écrits par le Révérend Père Calvez et un autre qui s'appelait Henri Chambre. Nous étions là avec des camarades qui s'intéressaient au marxisme et qui militaient dans le Rassemblement des Jeunesses du RDA (RJDA). Ils parlaient du marxisme et nous voulions savoir ce que c'était. Cette animation autour des idéaux marxistes va conduire à la création d'un cercle d'étude en 1953 à la cité universitaire. Ce cercle nous permettait d'examiner la pensée de Marx et c'est dans ce cadre que je vais rencontrer pour la première fois le livre de Politzer, *Les Principes fondamentaux de la philosophie*.

Le caractère pédagogique des séances nous séduisait. Elles étaient simples et didactiques. Elles tournaient autour de la compréhension de la question de la dialectique : par exemple le passage de la quantité à la qualité, l'interaction universelle, le principe de la contradiction. Ensuite, le cercle nous a introduit dans les pensées de Mao par le biais de la lecture de son petit ouvrage intitulé *A propos de la pratique*.

A. Ngaidé : Pouvez-vous « quantifier », chose difficile, certes, la part exacte de la connaissance du marxisme, la lecture du *Capital* notamment, dans votre formation scientifique ?

A. A. Dieng : Ma formation scientifique a été influencée par la lecture du *Capital*. Cette lecture a été menée non seulement en France (Paris) avec l'aide d'un certain nombre de grands intellectuels comme Maurice Bouvier-Ajam qui est un économiste, un historien comme Jean Bruhat, mais aussi un philosophe qui travaillait avec Levis Strauss, Maurice Godelier. Il nous a fait un exposé remarquable sur l'articulation du *Capital*. Et plus particulièrement, comment on passe du Livre I, au Livre II et au Livre III et toutes les liaisons dialectiques qui rendaient la pensée de Marx puissante et surtout cohérente. Cette démarche nous a permis d'étudier sérieusement *Le Capital*.

J'avoue que j'ai étudié l'œuvre de Marx, huit ans durant, avec un premier groupe qui était composé de Samba Sow, d'Amadou Moustapha Wade et aussi de Bernard Founou, d'origine camerounaise, chercheur au Forum du Tiers-Monde ici à Dakar. Ensuite Boubacar Ly, Cheikh Bâ et moi avons travaillé *Le Capital* presque douze ans à raison d'une réunion tous les quinze jours. Nous avons découvert que *Le Capital* était une œuvre difficile et qu'une lecture collective était plus rentable qu'une lecture individuelle et isolée. En quelque sorte, nous nous épaulions les uns les autres et les auteurs ayant travaillé sur la pensée de Marx nous servaient de miroir pour mieux appréhender si nous avions assimilé oui ou non la pensée de Marx. Nous ne l'avons pas regretté parce que cela a permis de féconder notre pensée, de nous intéresser davantage à la philosophie et aux problèmes méthodologiques et épistémologiques qui sont tout à fait nécessaires pour un chercheur en Afrique. Notre familiarisation avec l'œuvre de Marx nécessitait ce sacrifice là.

Nous étions motivés par cette volonté d'utiliser les principes fondateurs du marxisme pour l'appliquer en Afrique. C'est ce qui explique la publication de mon premier ouvrage : *Hegel, Marx, Engels et les problèmes de l'Afrique Noire*. Je souhaitais savoir ce que ces trois penseurs avaient écrit sur notre continent et ce qu'on pouvait en tirer comme leçons applicables dans le contexte de nos sociétés. Et cela m'a permis de comprendre une chose : que le marxisme était surtout fait pour les pays développés, surtout pour le *prolétariat*. Néanmoins, on peut s'inspirer de la logique qui se dégage du *Capital* pour appliquer ces propres logiques dans nos propres pays sans servilité et en faisant preuve d'indépendance et d'ouverture d'esprit.

Nous ne nous sommes pas contentés de petits ouvrages de vulgarisation comme *A propos de la contradiction* et des *Propos du léninisme* de Staline. Voilà encore quelqu'un qui nous influencera parce qu'il était très dogmatique, très pédagogue et facile d'accès, mais il n'avait pas la culture ni d'un Lénine ni d'un Engels, encore moins d'un Marx. C'était un ancien prêtre entré dans le marxisme, géorgien emmuré un peu dans la culture soviétique russe et ne connaissant pas les langues étrangères comme savaient le faire Engels, Lénine et Karl Marx lui-même. Il était dans un ghetto linguistique qui l'empêchait vraiment d'être un véritable créateur. Finalement, je pense que la lecture et la compréhension de l'œuvre de Marx a été salutaire et déterminante dans ma trajectoire intellectuelle.

- A. Ngaidé :** Ce dévouement pour la maîtrise de l'œuvre de Marx ne rencontrait-elle pas quelques rejets de la part des autres qui pouvaient penser que vous étiez égarés dans les pensées d'une théorie « athée » et « antireligieuse » ?
- A. A. Dieng :** Marx était instrumentalisé par notre génération. Et pourquoi ? Parce que c'est l'intellectuel qui a fait la critique la plus intéressante du capitalisme et la version coloniale du capitalisme. Dans ces conditions, nous ne pouvions pas négliger ce penseur. Il nous ouvrait des horizons qui nous permettaient de penser notre situation et d'agir en conséquence par rapport au fait colonial. Donc Marx, Engels constituaient des sources pour nos réflexions politiques et philosophiques. Ce qui m'intéressait, c'était la dimension sociale de sa pensée et cette dynamique qu'elle ne manquerait pas de susciter en moi. Sa position religieuse m'importait peu et les bruits faits tout autour ne me divertissaient pas.
- A. Ngaidé :** Plus explicitement, vous voulez dire que la pensée et l'action doivent aller de pair ?
- A. A. Dieng :** Bien sûr ! Ce n'est pas pour rien que le marxisme insiste sur la notion de transformation et non d'interprétation. Il faut, certes, interpréter mais dans le but de transformer la situation. Le marxisme était très séduisant parce que c'était une théorie anticolonialiste dans ses principes et qui est née dans des pays colonisateurs ; en tout cas dans ses principes. Lénine était anticolonialiste, Marx aussi d'une certaine manière était anticolonialiste mais avec quelques hésitations. Staline aussi, qui a écrit un ouvrage qui nous a beaucoup séduits, *Le marxisme*,

la question coloniale et nationale, était anticolonialiste. Ils démontraient tous, dans leurs œuvres, que la pensée et l'action étaient inséparables.

A. Ngaidé : Donc votre intérêt pour la philosophie combiné à la contestation de l'ordre colonial datent de cette époque d'initiation aux principes théoriques et aux fondements pragmatiques du marxisme ?

A. A. Dieng : En effet, il date de cette époque là. Parce qu'on ne peut pas aborder le marxisme sans la philosophie. C'est d'ailleurs l'une des faiblesses du « marxisme africain » surtout quand on considère que le philosophe Hegel qui a inspiré Marx est l'un des philosophes les plus difficiles au monde. Lire *La Logique* n'est pas donné à n'importe qui même à un philosophe qui est de bonne formation ; or Lénine lisait dans le texte allemand. Il a utilisé ce texte de Hegel en pleine guerre : la première guerre mondiale pour pouvoir écrire un ouvrage comme *L'impérialisme stade suprême du capitalisme*.

Nous ne pouvions pas, comme les autres, absorber le marxisme en nous basant sur sa version prolétarienne européenne. Nous l'avons étudié de manière autonome en puisant dedans ce qui nous intéressait. Nous avons notre propre problématique. Nous étions certes alliés de ces partis mais cela ne voulait point signifier que nous devions forcément épouser les perspectives qui s'inspirent des réalités de l'Europe de l'époque. Nous devions nous ouvrir aux principes du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes » pour être conséquents avec nous-mêmes et d'accompagner le mouvement de revendication de notre indépendance.

A. Ngaidé : Est-ce que vous ne fonctionniez pas là par simple analogie ?

A. A. Dieng : A l'époque l'analogie était une voie de passage nécessaire, mais aussi critiquable parce qu'on ne voit que ce qui est semblable et on ne voyait pas ce qui était dissemblable. C'était, certes, une infirmité dans le raisonnement, mais il fallait passer par cette étape. Mais aujourd'hui, j'ai pris l'habitude de dire que le raisonnement par analogie est une attitude paresseuse. Le marxisme était notre viatique. En face il n'y avait pas grand-chose. C'est bien beau de prendre Jean Paul Sartre, mais c'est un philosophe difficile que nous n'avons pas abordé. Ce n'est pas pour rien que Senghor a demandé à Jean Paul Sartre de faire la préface d'*Orphée Noir*. Préface dans laquelle, il soutient des positions qui sont très discutables et qui ont été discutées déjà par Gabriel d'Arboussier en 1949. Ce qu'il appelait : « La Négritude, une dangereuse mystification ».

Gabriel D'Arboussier est un métis porteur d'une vaste culture que beaucoup d'Africains n'avaient pas dans le cadre du RDA – c'est lui-même qui a écrit le rapport du RDA – et qui lui permettait de critiquer Jean Paul Sartre poliment mais fermement. Il a aussi critiqué l'orientation d'Alioune Diop. C'est un personnage qui nous a beaucoup séduits. Moi, il m'a particulièrement séduit déjà quand j'étais au Lycée. J'étais maître d'internat. Il a tenu à Saint-Louis au Cinéma Vox situé au sud, une conférence remarquable et qui a soulevé toutes

les foules d'autant plus qu'au crépuscule il a terminé sur Thiaroye. C'était un grand orateur. Dans ses mémoires Ousmane Camara utilise le même terme pour le qualifier et rendre compte de l'image qu'il a retenu de lui. A l'époque, le verbe avait beaucoup d'utilité. Les gens ne pouvaient persuader les autres que par la parole.

Par conséquent, la rhétorique était nécessaire dans le cadre de la lutte pour l'indépendance.

A. Ngaidé : Avez-vous lu la philosophie de Hegel avant ou après avoir abordé l'œuvre de Marx ?

A. A. Dieng : Concomitamment. C'est grâce aux auteurs que je viens de citer que j'étais obligé de voir ce que ce grand penseur que fut Hegel avait écrit sur l'Afrique noire. Mais il faut dire qu'en le lisant j'ai été victime de l'opinion que certains philosophes africains avaient sur Hegel. Je pense qu'ils ne l'ont pas toujours très bien lu. Ils ne connaissaient certainement pas les positions dissimulées du philosophe. N'oublions pas qu'à l'époque la censure battait son plein en Europe. On oublie très souvent cette dimension qui a dû influencer soit sur beaucoup de trajectoires, soit sur l'interprétation de leurs écrits. Les gens étaient obligés de se cacher et d'utiliser le langage d'Ésope. C'est pourquoi un grand spécialiste de Hegel, Jacques Dhont qui maîtrise très bien l'allemand -je le connais personnellement et je le fréquente très souvent- a écrit *Hegel secret*. Dans ce livre, il montre que Hegel était obligé de faire attention à ce qu'il dit, au point qu'il ne confiait pas ses lettres à la poste. Il soupçonnait la censure de le surveiller.

Donc, je dois avouer que je me suis trompé sur Hegel parce que beaucoup d'auteurs africains qui l'ont étudié n'ont pas lu ce que Hegel connaissait de l'Afrique qui était consigné dans un ouvrage très important *L'Afrique* de Karl Ritter qui n'a pas été en Afrique mais qui avait une documentation énorme sur le continent. Son ouvrage fait 1 500 pages et il est en trois tomes. Et Hegel dit que c'est grâce à Karl Ritter qu'il a eu un tableau d'ensemble sur l'histoire et la géographie de l'Afrique.

Beaucoup d'Africains n'ont pas pu, à l'époque, lire les travaux de Karl Ritter, y compris moi-même. Je l'ai cherché partout à la Bibliothèque Nationale où il n'existait pas. C'est Pierre Franklin Tavarès qui m'a indiqué que l'ouvrage se trouvait à l'Institut de Géographie situé rue Saint Jacques à Paris. Je suis allé là-bas, je l'ai trouvé et Tavarès m'en a fait une copie. Cet ouvrage est remarquable parce qu'il est axé sur la mer Méditerranée. On ne peut pas comprendre la pensée de Hegel si on ne s'intéresse pas à Karl Ritter. Heureusement qu'un professeur gabonais du nom de Gilbert Zué-Nguéma (2006) a fait une thèse sur Hegel pour mieux comprendre sa véritable pensée et il a utilisé les travaux de Karl Ritter.

A. Ngaïdé : Comment se fait-il qu'un économiste comme vous s'intéresse autant à la philosophie de manière aussi pointue ?

A. A. Dieng : Mais nous ne pouvons pas faire du marxisme en ignorant la philosophie. N'oublions pas qu'Adam Smith était aussi un philosophe. D'ailleurs, il a écrit un petit article qui s'intitule « Origine de la philosophie ». C'était aussi un moraliste et il a beaucoup vanté la mer Méditerranée qui était la plus grande mer intérieure. Elle est calme. C'est la mer où l'on trouve le plus d'îles et de presqu'îles. C'est le lieu de l'enfance de la navigation et elle a donné naissance à de grandes villes côtières situées du côté de la Méditerranée qui ont développé des civilisations florissantes. Il s'agit de l'Égypte. Il vante l'Égypte sur la base de ce qu'Hérodote en dit.

Karl Ritter sera un héritier d'Adam Smith. Il fait remarquer que l'audace n'est pas le propre de ceux qui veulent naviguer sur l'océan Atlantique, mais plutôt sur la Méditerranée. Cette mer regorge de presqu'îles, l'Ibérique, l'italienne, l'adriatique et aussi de grandes îles comme la Sardaigne, la Corse, Malte... L'avantage, ici, c'est que l'homme n'est pas très éloigné du continent et il peut apprendre à naviguer plus facilement.

Les plus grands navigateurs de l'océan Atlantique viennent tous de la Mer Méditerranée. Tu prends Marco Polo, Alvise Cadamosto, Christophe Colomb... C'est assez significatif parce que les connaissances qu'ils ont pu accumuler sur cette mer leur ont servi pour affronter les autres océans du monde. Or, l'océan Atlantique n'offre pas ce visage. Il faut donc être audacieux et aventurier pour vouloir traverser cet océan qui fait peur.

A. Ngaïdé : Donc la philosophie était nécessaire pour pouvoir consolider vos acquis en termes de maîtrise de la théorie économique et des dynamiques sociétales ?

A. A. Dieng : C'était absolument nécessaire. Parce que beaucoup d'économistes sont non seulement en même temps des politistes mais aussi des philosophes. Quand on voit les Stuart Mills discuter de la notion de liberté on comprend mieux pourquoi la philosophie est indispensable. Tu vois bien que c'est un économiste mais qui s'intéresse à d'autres notions qui relèvent de la philosophie pour rendre sa pensée plus incisive.

A. Ngaïdé : Tout cela me permet encore une fois de comprendre comment vous avez aussi un penchant pour la sociologie. Ces disciplines sont-elles complémentaires ?

A. A. Dieng : La sociologie, c'est aussi grâce à l'influence du marxisme et de la pensée allemande que je m'y intéresse. Les Allemands ont développé la philosophie parce que socialement et politiquement ils étaient impuissants. Pour compenser ce retard, ils ont développé la puissance de la pensée par la philosophie. Ils ont rêvé de la Révolution française. D'ailleurs quelqu'un comme Emmanuel Kant suivait de près les événements liés à la Révolution de 1789 en France.

Autrement dit, faute de pouvoir faire la révolution les Allemands pensent et réfléchissent. C'est l'une de leurs forces. Ils ont prolongé toute cette réflexion jusqu'à la naissance de la sociologie. Parce qu'autant la bourgeoisie allemande

était en retard du point de vue de l'industrialisation par rapport à l'Angleterre et à la France, autant ils ont révolutionné la pensée en développant leur puissance intellectuelle.

En effet, l'Allemagne était un pays faible et arriéré. Il faut dire que souvent les pays faibles et arriérés peuvent avoir la possibilité de dépasser les pays avancés, s'ils s'y mettent sérieusement. On le constate nettement en étudiant l'histoire. Il suffit pour cela de suivre l'évolution du matérialisme qui est né en Angleterre et qui s'est développé par la suite avec les Lumières.

La société et la bourgeoisie dirigeante allemandes étaient faibles. Bismarck a dû utiliser les Junker pour pouvoir réaliser l'unité allemande. Cela fait qu'on ne peut pas s'étonner que la sociologie économique soit née en Allemagne. Alors que la sociologie est arrivée de manière tardive en France. Ce sont des agrégés de philosophie qui faisaient de la sociologie : des gens comme Émile Durkheim. Cela explique peut-être l'absence de concours d'agrégation en sociologie. La sociologie n'a été instituée en France qu'entre 1956 et 1958 par Raymond Aron qui maîtrise très bien l'allemand. Rappelons qu'il a été au Lycée français de Berlin en même temps que Jean Paul Sartre. C'est lui qui a vulgarisé les idées de Max Weber. Et comme Max Weber s'intéressait à Marx, il m'a forcément intéressé.

Donc, c'est à partir de là que je me suis intéressé à la sociologie économique. D'ailleurs, je donnais un enseignement dans ce domaine en année de licence et maîtrise. Cela m'a conduit à m'intéresser à certains auteurs et tout naturellement à Max Weber et plus particulièrement à son ouvrage sur la ville comme je l'ai souligné un peu plus haut.

A. Ngaidé : Quel sociologue vous a le plus inspiré et quel domaine de sa pensée vous a le plus influé ?

A. A. Dieng : C'est sans conteste Max Weber : sur la ville comme je viens de le souligner à l'instant, mais aussi ses développements sur les rapports entre le savant et le politique. Je pense que je ne suis pas le seul à avoir été influencé par ce sociologue.

Je me rappelle bien qu'un ambassadeur du Congo résidant à Dakar était aussi influencé par ce penseur, mais dans le sens négatif du terme. En effet, il l'utilisait pour dénoncer les marxistes français et les anthropologues défenseurs de l'existence de modes de production asiatique et africain qui sont restés tributaires de l'ordre mondial. Bien qu'il représente officiellement un pays qui avait opté pour le marxisme, il était hostile au marxisme. Il confectionnait des brochures qu'il distribuait à tout le monde.

A. Ngaidé : Et quelle expérience avez-vous tirée des enseignements que vous dispensiez ? Et quels sont, en quelques mots, les éléments centraux de ces enseignements et ce qu'ils pouvaient apporter dans la construction de cette intelligence que vous souhaitiez voir émerger ?

A. A. Dieng : Quand j'enseignais à la faculté, j'avais un cours intitulé « Histoire des faits économiques et sociaux » et cela m'a permis d'initier les étudiants aux travaux d'Immanuel Wallerstein, de Fernand Braudel, d'André Gunder Frank

et aussi de Samir Amin. Ce sont des auteurs qui ont été profondément inspirés par le marxisme et qui me permettaient d'aborder un large éventail de questions qui touchent directement la situation qu'on traversait. A mon avis, elle n'était compréhensible qu'en l'abordant sous l'angle du marxisme. J'ai toujours pensé et je pense encore que l'une des plus grosses faiblesses de l'enseignement néoclassique que l'on donne est d'ignorer la qualité et de s'intéresser beaucoup plus aux facteurs de production comme la terre, le travail, le capital ...

Donc, un africain qui épouse le néoclassicisme risque d'être très stérile du point de vue des recherches. Par contre le marxisme, bien utilisé, constitue un élément fécondant. Donc, cette approche me permettait de revenir sur l'histoire des pays dit hégémoniques : de la péninsule ibérique à la Hollande, de la Hollande à l'Angleterre, de l'Angleterre aux USA.

Voilà le canevas à partir duquel je bâtissais mon enseignement et je pense que mes étudiants ont apprécié cette démarche qui leur offrait la possibilité d'élargir leur champ de connaissances et de leurs perceptions du monde.

- A. Ngaidé :** Est-ce que tout cela apportait quelque chose de nouveau pour la compréhension du fonctionnement de nos sociétés ?
- A. A. Dieng :** L'analyse de nos sociétés est généralement abordée en dehors de toute perspective historique. L'histoire économique est complètement négligée. C'est l'histoire diplomatique ou l'histoire des Grands Empires, c'est-à-dire une histoire « valorisation » qui retenait l'attention des chercheurs africains. On se tait sur les choses pensées « honteuses ». Il faut avouer que la traite des Nègres, par exemple, n'aurait pas pu avoir lieu s'il n'y avait pas des chefs africains qui étaient des complices, corrompus par l'extérieur. Par conséquent, je lutte contre cette démarche « sur-valorisante » de notre histoire. C'est-à-dire passer son temps à glorifier notre histoire et ne pas voir en face nos propres faiblesses comme les Japonais qui ont su corriger leurs faiblesses et faire des progrès en s'inspirant de leur histoire la plus récente. Nous continuons de nous « gargariser » pour dire que nous sommes premiers en tout et qu'on a atteint la perfection. Nous sommes parfaits comme Dieu. En réalité, nous travaillons avec des hommes qui sont des êtres imparfaits mais perfectibles.
- A. Ngaidé :** Était-il pertinent de dispenser ces cours à partir de cette perspective un peu trop marxisante ?
- A. A. Dieng :** C'était une démarche pertinente : les étudiants comprenaient mieux l'économie sénégalaise quand je remontais loin dans le passé et surtout depuis l'institution du comptoir de Saint-Louis. Ils saisissaient mieux les enjeux de l'économie sénégalaise et africaine articulée à celle du monde. Le cours n'était pas simplement abstrait, mais abstrait et concret à la fois. Et le concret est très intéressant sur le plan pédagogique. Si tu veux vraiment amener les gens à s'intéresser à ce que tu dis, il faut l'illustrer par des faits précis dont ils peuvent saisir la perception. Je ne parle pas de la connaissance scientifique, rationnelle mais de la perception.

Je veillais beaucoup à cette méthode pédagogique. C'est pourquoi j'incitais les étudiants à la discussion avec des questions qui leur permettaient d'aller plus loin dans l'analyse des faits économiques sur la base de la connaissance de l'histoire. Voilà pourquoi la perspective marxiste me venait en aide pour éprouver les questions que j'abordais avec mes étudiants.

- A. Ngaidé :** Beaucoup ont du mal souvent à vous classez dans une discipline. En fait, moi, au départ, je pensais que vous étiez économiste pur et dur, un point c'est tout...
- A. A. Dieng :** Ah ! Parce qu'on veut nous confiner à l'économisme et moi je refusais d'être enfermé dans ce ghetto. J'étais contre l'économisme, c'est du conventionnel. Cite moi un Africain qui se prend pour un néoclassique et qui a produit quelque chose de sérieux ? La production la plus sérieuse se situe à ce niveau là. Ces gens là qui sont capables de faire l'histoire économique pour lutter contre cette volonté de figer l'économie. Et l'économie est *atemporelle* et *aspatiale*. On te parle de l'*homo-economicus*, cela n'a aucun sens pour moi. Les hommes sont situés temporellement et spatialement. C'est à un moment donné de l'histoire et à en un tel lieu qu'on peut saisir l'évolution des pays. Les choses ne sont pas les mêmes, c'est la raison pour laquelle on constate la stérilité de tous ceux qui ont épousé le néoclassicisme. C'est une sorte de structuralisme qui ne dit pas son nom.
- A. Ngaidé :** Si je comprends bien, vous voulez dire que c'est cette perspective que vous vous êtes imposée qui vous a amené à écrire des livres...
- A. A. Dieng :** Oui, cela m'a obligé à écrire des livres. Malheureusement comme j'étais à la Banque Centrale je n'avais pas assez de temps mais sinon mon rêve était d'écrire l'histoire économique du Sénégal. Cela me paraît utile à plus d'un titre. Cet enseignement avait été inauguré par Samir Amin contrairement à ce que souhaitait un Africain néolibéral, c'est-à-dire qu'on fasse de la Faculté une Business School. Samir Amin lui a pris le contrepied pour pouvoir enseigner l'anthropologie économique et en même temps aussi l'histoire économique contemporaine de l'Afrique.

Au début, cet enseignement était assuré par Catherine Coquery-Vidrovitch. Par la suite, je l'ai relayé. Après mon départ, le professeur Abdoulaye Bathily a continué à assurer le cours sur l'histoire économique mais après le cours fut supprimé du programme d'enseignement à la Faculté des sciences économiques. Parce qu'il n'y avait plus personne pour assurer cet enseignement. C'est ce qui s'est passé aussi pour l'enseignement de l'histoire économique de l'Afrique contemporaine. Et pourtant ces cours sont indispensables pour la compréhension non seulement des faits économiques mais aussi des fait sociaux et politiques.

A. Ngaidé : Pouvez-vous nous parler de vos livres en faisant à chaque fois un petit commentaire sur l'intérêt de chacun d'entre eux ?

A. A. Dieng : Le premier livre que j'ai écrit était destiné à analyser les positions sociopolitiques de ceux qui s'inscrivaient dans le courant marxiste.

Je souhaitais aussi démontrer la faiblesse philosophique des Africains se réclamant du marxisme. C'est d'ailleurs dans la même perspective qu'il faut inscrire la parution de mon second ouvrage : *Contribution à l'étude des problèmes philosophiques en Afrique noire*. Je suis rentré en plein dans le débat et j'étais obligé de m'intéresser à une énorme littérature pour faire le bilan de tout ce que les gens pensaient de la philosophie africaine : Paulin Hountondji, Marcien Towa et les autres...

A. Ngaidé : Est-ce que vous pouvez parler un peu de cette « fameuse » philosophie africaine qui continue de faire trop de bruits ?

A. A. Dieng : Les Africains font de l'ethnophilosophie. Évidemment, aujourd'hui les débats n'ont plus la même intensité et n'inspirent pas la même passion. Les gens sont devenus un peu plus sereins. Je pensais qu'il fallait lutter contre cet amalgame entretenu autour de cette philosophie. Au lieu d'avoir une philosophie telle que celle de l'Occident, il fallait avoir autre chose : l'ethnophilosophie, par exemple. Autrement dit, avoir une philosophie pour des catégories de gens bien précis ; qui est spécifique et qui ne s'ouvre pas à l'universel et qui revendique la particularité ; une philosophie qui est sur la défensive. Et s'entendre dire, nous avons une vraie philosophie ! C'est la raison pour laquelle j'ai beaucoup utilisé l'article de Fabien Eboussi Boulaga « Le Bantou problématique » (*Présence Africaine* n° 66 1968:3-40). J'ai beaucoup aussi utilisé la pensée de Hegel à travers la lecture qu'en fait Marcien Towa. C'est-à-dire la manière dont il définit la philosophie. Mais, le faisant, cela m'a créé un problème parce qu'à l'époque Pathé Diagne s'est fâché contre cette orientation en disant que c'était de l'europhilosophie. Il l'a attaquée dans un ouvrage qu'il a publié aux Éditions Sankoré.¹ Et j'ai longuement polémique avec lui. Je lui ai toujours reproché son nationalisme à orientation culturaliste.

En réalité ce ne sont pas les problèmes philosophiques qui l'intéressent, mais essayer de démontrer les spécificités des civilisations et des cultures africaines... Je pense que tout cela résulte de l'héritage colonial. Parce que les colons disaient qu'ils étaient en mission civilisatrice et que, par conséquent, il nous fallait leur opposer la nôtre dépouillée et spécifique. Ce n'est pas pour rien que Cheikh Anta Diop écrira *Nations Nègres et culture, Antériorité des civilisations nègres. Mythes ou vérité historique* (1967) et *Civilisation ou barbarie*. Tu peux toi-même constater comment le terme civilisation revient régulièrement dans ses titres. Bien entendu, c'est un terme qui était utilisé à l'époque dans le combat. Parce qu'on se disait « naufragés » de la civilisation. Il fallait prouver qu'on avait des civilisations à travers les Grands Empires de la zone sahélo-soudanienne.

Il me fallait aussi répondre aux critiques formulées contre mon premier ouvrage, *Hegel, Engels et Marx et l'Afrique Noire*. C'est pourquoi j'ai écrit *Le marxisme et l'Afrique noire. Bilan d'un débat sur l'universalité du marxisme*. J'avoue qu'il y avait des critiques qui étaient justes et d'autres qui n'étaient pas du tout fondées. J'avais, notamment, polémique avec Habib Mbaye qui était philosophe au département de philosophie de la Faculté des lettres et sciences humaines. Il est décédé. D'autres aussi comme Jean Pierre Faye qui est à l'École Normale Supérieure et j'ai critiqué d'une certaine manière Paulin Hountondji ainsi que Marcien Towa qui m'avait entraîné un peu dans sa ligne, alors qu'il débouchait sur une admiration du nkrumaïsme, influencé qu'il était par son livre le *Consciencism*. Livre dans lequel le leader ghanéen alignait des choses assez bizarres qui confinaient aux délires en mathématiques : la théorie des ensembles qu'il n'a pas écrit. Ce texte a été écrit par Ngouo Woungly-Massaga, un ancien militant de l'UPC qui vit encore aujourd'hui au Cameroun. Mais il finira par abandonner les principes de l'aile classique de l'UPC.

Je répondais en même temps à Cheikh Tidiane Gadio qui me reprochait de faire du « *naafisme* »² devant Senghor et de ne pas suffisamment critiquer Senghor. Gadio ne connaît pas mon itinéraire. Si j'ai souffert à l'université, c'est à cause de Léopold Sédar Senghor. Je ne lui en ai pas voulu et jusqu'au jour d'aujourd'hui, je ne lui en veux pas. Parce qu'il défendait ses idées en étant au service de l'impérialisme. Mais nous le connaissions mieux que les jeunes qui en parlent aujourd'hui. Parce que nous l'avons côtoyé lorsqu'il était député et non en tant que président de la république. Son poste, il l'a utilisé pour diffuser ses propres idées. Voilà !

- A. Ngaidé :** Comment vous est venue l'idée d'écrire le petit livre sur Hegel³ tout en essayant de convaincre vos lecteurs que Hegel n'était pas raciste ?
- A. A. Dieng :** C'est pour faire une mise au point destinée à amener les Africains à lire très attentivement les textes de Hegel. J'ai entendu trop de supputations sur lui. Des gens remarquables, des chercheurs de haut niveau et qui ont dit des choses inexactes comme par exemple Ki-Zerbo, Nkrumah, Wolé Soyinka, Théophile Obenga...
- A. Ngaidé :** Pourquoi attendre cette période pour le faire ? Pourquoi vous ne l'avez pas fait pendant que quelques uns d'entre eux étaient encore parmi nous ?
- A. A. Dieng :** Mais écoute c'est une question de temps aussi ! Tu sais très bien que nous avons de sérieux problèmes d'édition chez nous et que les travaux souffrent pour être publiés. Il me fallait aussi procéder à mon autocritique, me pencher sur mes insuffisances, sur mes lacunes et sur les erreurs que j'ai hérité de certains à qui je faisais confiance philosophiquement, parce que c'était leur métier, comme par exemple Marie Louise Diouf qui a écrit des choses invraisemblables sur Hegel alors qu'elle pratique très bien l'allemand. Elle a même soutenu un mémoire sur Hegel.⁴ Il faut signaler aussi l'existence d'autres

travaux académiques qui sont méconnus des Africains comme ce travail remarquable de d'Ava Rachel Bidjia soutenu à la Sorbonne et celui de mon ami Peter Harning un allemand qui maîtrise très bien le français. Il n'est pas d'accord avec moi, mais il soutient que les critiques formulées contre Hegel sont souvent infondées.

Je reconnais un certain nombre d'erreurs que j'ai pu commettre car ne maîtrisant pas la langue allemande. Je pense qu'il faut un peu de modestie en reconnaissant nos limites et en encourageant ceux qui ont les capacités de nous éclairer sur des champs épistémiques que nous ne maîtrisons pas. C'est seulement en adoptant cette attitude que nous pourrions sortir des pièges de l'interprétation.

A. Ngaidé : Mais il y a de très bonnes traductions de Hegel comme celles d'Hyppolite, de Gwandoline Zarczyck et Labarrière⁵ !

A. A. Dieng : Mais les traductions sont toujours influencées par celui qui traduit. Parce qu'il peut être enclin à traduire quelques aspects de la pensée de l'auteur en fonction non seulement de son intérêt mais aussi de son univers culturel.

Il y a certes de bonnes traductions mais personne ne les lit. Ils ne lisent pas Hegel. L'un des rares intellectuels sénégalais que je côtoie et qui a lu Hegel reste Abdoulaye Ly. Il est historien. Il est donc l'un des rares que j'ai vu posséder un de ces textes comme *La Phénoménologie de l'esprit*. Mais lui, il avait un projet, c'est de voir les grands ouvrages de la pensée française surtout parce qu'il s'exprime en français, pour pouvoir construire la même chose et l'adapter à l'Afrique. Cette tentative apparaît dans son livre *Les masses africaines et l'actuelle condition humaine* qu'il a publié en 1956 à Présence Africaine. Ce livre était son véritable manifeste. Il l'a écrit au moment où il était au GAREP qui était un groupement politique clandestin. Il incitait les gens à lire les grands classiques du marxisme. Lui, le préconisant à l'époque, il n'avait pas encore lu *Le Capital*. Il en avait lu un résumé ; celui fait par Borschave.

A. Ngaidé : En vous écoutant, j'ai envie de dire que ceux qui ont écrit dans les années 1950 le faisaient par « simple mimétisme » afin de prouver que les Africains pouvaient eux-aussi écrire des livres. A votre avis ?

A. A. Dieng : Non ce n'était pas seulement cela. Ce serait trop simplifier et dire que tout cela relevait d'une vanité malsaine et d'un désir de visibilité inappropriée. C'était un réel besoin. Il fallait combattre idéologiquement car la colonisation était bien installée avec son appareil idéologique qui bénéficiait d'énormes subventions pour la recherche sur nos sociétés. Par contre nous, nous n'avions rien. Beaucoup d'entre nous étaient des étudiants. Nous ne pouvions pas croiser le fer avec les maîtres parce que nous avions besoin d'eux pour passer nos diplômes. C'était donc une nécessité que de s'aligner sur eux en attendant. C'est ce qui explique, en partie, le phénomène Cheikh Anta Diop. Il était obligé d'avoir un esprit encyclopédique parce que nous luttions contre une totalité. Le système colonial était une totalité.

La bourgeoisie voulait liquider, par l'encyclopédie la féodalité considérée aussi comme un système total. Tout cela a incité les gens à travailler sur le plan intellectuel et dans tous les domaines : de la linguistique à la philosophie, de l'histoire à l'ethnologie. Il fallait couvrir plusieurs domaines et connaître un peu de tout pour rivaliser avec l'idéologie coloniale. C'est ce qui explique que Cheikh Anta Diop s'est intéressé à ces questions, mais normalement il est spécialiste des sciences exactes : la chimie essentiellement. Si Cheikh Anta Diop a beaucoup de prestige, c'est qu'il défendait l'indépendance non seulement politique mais aussi culturelle. C'est pourquoi il a essayé de passer par des arguments puisés dans tous les compartiments de la pensée.

A. Ngaidé : Cela veut dire, en termes simples, que le combat intellectuel était important durant toute cette période d'incertitudes ?

A. A. Dieng : Il était plus qu'important et il fallait le gagner. C'est pourquoi d'ailleurs quand les Européens ont découvert l'engagement des Africains, ils ont commencé à battre retraite sur un certain nombre de choses. Les chercheurs actuels ne reprennent pas les thèses de Lucien Lévy-Bruhl. C'est terminé. Il n'y avait que Senghor qui continuait à les véhiculer avec ses histoires de l'émotion est nègre et la raison est Hellène. Ce qui ne veut pas dire que Lucien Lévy-Bruhl est un « imbécile » ; tout ce qu'il a dit n'est pas faux. Mais encore une fois, les Africains ne lisent pas les ouvrages fondamentaux de ces écrivains. Par exemple on te parlera de *La mentalité primitive* (1992), par ce que l'ouvrage les a choqué. Mais il écrira après *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* et pourtant il y a le terme « inférieur » qui est insultant. Je ne vois pas un Africain citer cet ouvrage par exemple. Encore une fois, seul Abdoulaye Ly les cite. Bien d'autres n'ont lu que *La mentalité primitive*.

Quand je faisais mon certificat de philosophie (Morale et sociologie), Georges Gurvitch nous obligeait à lire cinq livres fondamentaux : le 1^{er} tome du Livre I du *Capital*. Nous avions aussi, dans le programme, *La mentalité primitive*. D'ailleurs même quand j'étais à l'ENFOM, j'étais obligé de lire cinq livres dont celui de Baumann Westermann et *Les Gens du riz* de Germaine Dieterlen...

Donc les travaux qui étaient publiés par les Africains répondaient à un véritable besoin.

A. Ngaidé : Comment expliquez-vous le fait que les intellectuels de la période pré-indépendance aient choisi la politique au lieu d'intégrer directement l'université pour diffuser le savoir qu'ils ont acquis ?

A. A. Dieng : Mais l'université était très fermée à l'époque déjà aux progressistes français mêmes. Si tu étais communiste tu ne pouvais pas avoir facilement un poste. En fait, les communistes les plus brillants ne pouvaient pas entrer à l'université. Ou s'ils y entraient, ils avaient des grades qui ne correspondaient pas à leur cursus. Cet ostracisme était aussi valable en métropole. Beaucoup d'intellectuels français en ont souffert toute leur vie.

Dès lors, comment penser entrer dans une université coloniale qui ne privilégiait que ceux qui répondaient à ses exigences et à ses ordres. Au-delà de toute utopie, c'est la vérité avec laquelle on devait s'accommoder.

A. Ngaidé : Mais quand l'université a ouvert ses portes pourquoi les intellectuels de cette période sont restés du côté de la politique ?

A. A. Dieng : Il est bien vrai que la politique, c'est la voie de la facilité. Il faut voir seulement le nombre de gens qui ont fait droit et qui sont devenus des avocats. Ils n'ont d'autre salut que de faire de la politique parce que tout simplement en restant en droit; je ne sais pas quel type de recherches ils peuvent réaliser. Nos juristes sont encore très rivés sur les textes anciens de la France. Ils ne sont pas innovateurs. Ils se contentent de reproduire les textes de lois français en les réadaptant un peu. C'est le propre du mimétisme et c'est bien dommage.

A. Ngaidé : Vous voulez dire que ce sont ces types de comportements qui ont longtemps empêché la naissance, par exemple, d'un département de sociologie à la Faculté des lettres et sciences humaines ?

A. A. Dieng : La sociologie n'a pas été prestigieuse parce qu'elle n'est pas sanctionnée par une agrégation. La sociologie était considérée comme une matière mineure d'autant plus que les Français eux-mêmes étaient « infirmes » de ce point de vue là. Beaucoup d'entre eux ont fait le « pèlerinage » en Allemagne. Le cas d'Émile Durkheim est là. Donc, ce sont des facteurs qui ont retardé le développement de la pensée sociologique ici-même au Sénégal.

Disons-nous la vérité, il était difficile de faire une thèse de sociologie à l'époque car ce sont des non-africanistes qui officiaient en la matière. Ce sont les Raymond Aron, les Georges Gurvitch, des gens qui ne s'intéressaient pas spécialement à l'Afrique.

A. Ngaidé : Jean-Paul Sartre a dû influencer pas mal d'Africains et de Sénégalais de votre époque, non ?

A. A. Dieng : Il a influencé les Africains. Mais son structuralisme n'intéressait pas beaucoup d'entre nous. Sartre, c'est l'homme de Saint-Germain où on allait danser, nous étions à la sortie de la seconde guerre mondiale. Sartre représentait dans une certaine manière celui qui est contre le système à la fois dans sa dynamique européenne que dans sa version coloniale. On le voit épouser la cause des Algériens par exemple, mais ce qui est caractéristique, c'est qu'il avait beaucoup de prestige. Il a fait des préfaces pour Frantz Fanon, *Les damnés de la Terre*, *Orphée Noir* de Senghor... et je crois aussi Lumumba. Sartre était trop difficile à comprendre. Dis-moi qui va lire *L'être et le néant* (1943) ? Même son théâtre les gens n'y allaient pas *Les mains sales* (1948), *Les mouches*, *La Putain respectueuse* (1946) ...

A. Ngaidé : C'est son hermétisme qui décourageait ?

A. A. Dieng : Je me souviens quand on a organisé à la Mutualité en 1961 la semaine marxiste, Sartre est venu. Il faisait partie des intervenants. Il fallait voir les jeunes Français qui étaient venus l'écouter. Dès qu'il sortait les grosses formules comme « totalité totalisante » tu voyais ces jeunes admiratifs agiter leurs « crinières ». Cette attitude est un peu mystificatrice parce qu'il est très fort pour créer des mots très compliqués et des concepts complexes... Il y avait des gens qui avaient besoin de ces « vertiges verbaux ». C'est un langage hermétique mais je pense aussi qu'il était un peu mystificateur. Parce que, normalement, on parle pour se faire comprendre et non pour se faire admirer.

A. Ngaidé : Mais cela dépend aussi de celui qui a les capacités de comprendre, non ? Vous avez dit, tout à l'heure, que Marx était difficile à comprendre, que Hegel était difficile à lire mais vous les avez lus et compris non !

A. A. Dieng : Mais les gens qui venaient n'étaient pas des intellectuels. Ils ne pouvaient pas accéder à la pensée de Jean-Paul Sartre. Même quelques philosophes maîtrisent mal le contenu de *L'être et le néant*. C'est d'un accès extrêmement très difficile. *L'existentialisme est un humanisme* est aussi un texte difficile et si tu poses la question à quelqu'un sur le contenu de ces ouvrages, il reste bouche-bée même après les avoir littéralement lus. Les gens n'étaient pas armés philosophiquement pour s'exercer à ce genre de lecture. Ils ne s'enrichissent pas de ces lectures car ils sont rivés au texte et à sa beauté stylistique.

A. Ngaidé : Que pensez-vous de la sociologie de Bourdieu, Balandier ?

A. A. Dieng : Pierre Bourdieu ne m'a pas beaucoup accroché avec son histoire d'*habitus*⁶. Par contre, Balandier oui, je l'ai beaucoup lu quand j'étais à l'ENFOM : *Sociologie actuelle de l'Afrique noire*. C'était notre bréviaire. Et d'autant plus qu'il était avec quelqu'un avec qui il a collaboré qui nous faisait le cours d'ethnologie, Paul Mercier. Il a écrit avec lui sur les Lébous.

Par conséquent, il était intéressant dans la mesure où il a hérité de la pensée de Marcel Mauss : *La société totale*... Il a eu la chance de comparer deux types de sociétés, dans sa thèse, qui n'ont pas la même structure sociale et qui ont eu des réactions différentes par rapport à la situation coloniale. C'est en cela qu'il a innové de telle sorte qu'on le prenait au sérieux. Il a participé aussi à la formation de beaucoup de sociologues et d'anthropologues africanistes convaincus comme les Jean Copans.

A. Ngaidé : Qu'est-ce que vous pouvez dire de l'enseignement de l'histoire depuis la naissance de l'université jusqu'au jour d'aujourd'hui ?

A. A. Dieng : Il faut qu'on sorte de la période de glorification. Réduire l'histoire de l'Afrique à celle de la bande soudano-sahélienne me paraît tout à fait juste. Beaucoup d'historiens africains ne s'intéressent qu'aux grands Empires. Or, l'Afrique n'est pas seulement que ça. Il y a aussi les Grands Lacs, l'Afrique orientale,

le Zimbabwe, l'Éthiopie... Il n'y a pas de périodisation par exemple dans l'enseignement de l'histoire africaine. Il n'y a rien. Une fois que tu as terminé d'enseigner l'histoire de Soundiata, par exemple, tu ne sais plus que faire.

A. Ngaidé : Je parle des « historiens modernes »...

A. A. Dieng : Les historiens sont investis dans la science politique maintenant. Ils font irruption sur cette scène. Parce que l'histoire est une totalité on peut y faire « du n'importe quoi ». Les historiens d'aujourd'hui sont devenus des « impérialistes » qui veulent penser la discipline des autres même s'ils ne sont pas compétents dans ce domaine. De telle sorte que nous courrons le risque de déboucher sur des synthèses qui ne reposent pas sur un background solide.

Regardez les « science-politistes » aujourd'hui, ce sont des historiens pour la plupart. Cette tendance se rencontre surtout dans les études africaines aux USA. Tout le monde devient historien à sa manière.

A. Ngaidé : Et l'école historique de Dakar ?

A. A. Dieng : Mais est-ce qu'elle existe réellement ? C'est la question que je me suis toujours posé. On parle de Dar es-Salaam, on parle de l'école de Dakar... Et je me dis mon Dieu où est le Grand Maître ? Où sont les revues ? Où sont les congrès ? Moi je ne les vois pas. Les revues, elles vivent. Elles sont éphémères.

A. Ngaidé : Vous voulez dire qu'à Dakar, l'histoire ne marche pas ?

A. A. Dieng : Mais toutes les entreprises ne marchent pas malgré l'engagement de quelques individus qui sont animés de très bonne volonté et qui ont fait des efforts. Ils ne peuvent pas se substituer à une collectivité qui devrait faire le travail.

Je pense qu'au département d'histoire, comme je l'ai dit, tout le monde est devenu science-politiste, à beaucoup d'égards. Les gens prennent des orientations très empiristes et souvent ils ignorent les phénomènes extérieurs et la liaison qui existe entre ces derniers et ce que nous vivons. Ils parlent beaucoup de local, mais pas de global. C'est l'une des faiblesses de nos études en histoire. Tout cela bien entendu est très sympathique. Ceci nous conduit dans un imaginaire terrible qui nous détache de la réalité et qui est incapable de nous expliquer la réalité telle qu'elle est à l'heure actuelle.

Les problèmes théoriques sont, rarement, abordés en histoire alors que beaucoup de paradigmes sont discutés aujourd'hui. Tous ces débats n'intéressent pas les gens surtout les Ouest-africains. Au Cameroun, par exemple, on discute beaucoup de ces théories là. Le débat est assez élevé dans cette partie de l'Afrique alors qu'ici nous n'assistons à rien. Les activités scientifiques sont mornes. J'ai une grande admiration pour les intellectuels camerounais parce qu'ils essaient d'innover dans leur domaine de compétence.

- A. Ngaidé :** Que conseillerez-vous à des jeunes qui aspirent à la connaissance et qui ne prennent plus le temps de lire ?
- A. A. Dieng :** Il faut d'abord chercher à savoir pourquoi ils ne lisent pas. Il y a plusieurs raisons à cela : l'absence de maîtrise de la langue française – c'est ce qui existe actuellement –, l'enseignement est devenu massif donc les gens ne sont pas bien encadrés alors qu'à notre époque, c'était l'élite qui était choisie et nous n'étions pas très nombreux. On bénéficiait d'un encadrement plus solide et les instituteurs étaient déjà formés à la base. Il y avait des écoles de pédagogie comme celle de William Ponty à Sébikhotane, Rufisque au Sénégal et Katibougou au Mali. Cet encadrement favorisait la pratique de la lecture et les Français étaient soucieux de diffuser leur littérature et leur langue. C'est pourquoi tu verras dans les écoles comme celle de William Ponty comment la langue française était chérie et recherchée. On punissait les gens pour les fautes et le rêve de chaque élève était de faire zéro faute (OFTE comme on disait à l'époque) et nous avons aussi l'institution du symbole. Par conséquent, tout ceci a disparu et a concouru au recul de la pratique correcte de la langue. Mais n'oublions pas aussi les raisons purement sociales. Nos sociétés ne sont pas favorables à la lecture. Ce sont des sociétés qui s'accaparent l'individu. Parce que la lecture a besoin d'un isolement.

Aujourd'hui, avec nos familles, on ne peut pas s'isoler. L'audiovisuel a aussi court-circuité l'intellect et les images ont liquidé les lettres à proprement parler, je ne dis pas les chiffres mais les lettres. D'abord, la disparition des internats aussi a dû jouer, parce que tout simplement dans les internats, il y avait des bibliothèques et on était obligé de lire. Il y avait des bibliothèques municipales comme à Dakar et à Kaolack... Cette politique aidait les gens à lire donc à avoir des livres sous forme de prêt pour des gens qui étaient démunis financièrement. Ensuite, dans les internats, on rencontrait d'autres jeunes venus d'autres pays. Ainsi, on ne parlait pas wolof, on parle français dans ces espaces de convivialités qu'étaient les internats. Ce sont des phénomènes qui ont existé et qui ont malheureusement disparu avec le temps.

Aujourd'hui, les gens se demandent à quoi bon lire si le résultat des études est d'empocher son diplôme et de chômer. Même les partis politiques encouragent les gens à ne pas passer leurs diplômes car ils ne servent à rien finalement. Donc, ils ne se soucient plus de l'excellence de la formation.

Ce qu'on peut dire à la jeunesse actuelle et la tâche qu'elle doit assumer, c'est de travailler pour bien comprendre le système dans lequel elle vit à l'heure actuelle. Il y a des débats théoriques auxquels elle n'assiste pas même s'ils sont à l'université qui est pourtant une institution où le savoir est normalement produit. Par exemple, Samir Amin continue de publier des ouvrages, mais qui les lit et qui en discute ? Il a une pratique africaine très importante qui aurait dû être vulgarisée. Il a fréquenté plusieurs pays africains. Il avait beaucoup de prestige et il était très écouté vers les années 1970. Mais tout cela est terminé.

Depuis que les pays de l'est se sont effondrés, le marxisme n'est plus le phare alors qu'à l'époque tout le monde se « piquait » de marxisme, y compris les adversaires du marxisme. Moi, je me souviens très bien, je connaissais beaucoup de gens qui lisaient le livre de Staline, Plekhanov alors qu'ils étaient très loin du marxisme. D'ailleurs, c'est pourquoi il a été instrumentalisé. Qui lit Marx, Lénine, Engels et Mao aujourd'hui ?

- A. Ngaidé :** Mais justement est-ce que les théories de ces intellectuels-là répondent aux exigences et aux questionnements de notre époque ?
- A. A. Dieng :** Il y a des changements qu'il faudra intégrer effectivement dans les sciences sociales que nous ne faisons pas même dans le cadre conventionnel du système. Regardez le nombre de gens qui disent qu'il faut ignorer le marxisme alors que des gens qui l'ont combattu nous expliquent que c'est le moment de le redécouvrir. Un type comme Jacques Attali qui, jusqu'à vingt ans n'a jamais entendu parler de Marx, déclare qu'il n'est pas marxiste et qu'il ne le sera, certainement, jamais mais qu'on ne peut pas se passer de Marx pour comprendre la crise qui préoccupe notre monde aujourd'hui.
- A. Ngaidé :** Pensez-vous que la relecture de Marx est, aujourd'hui, indispensable pour comprendre les crises qui traversent notre monde ?
- A. A. Dieng :** La lecture de Marx est devenue plus qu'indispensable. Mais pourquoi les gens parlent d'un « Retour à Marx » ? Il suffit de visiter le nombre de revues qui se créent ces dernières années comme par exemple : *Renaissance du marxisme* pour comprendre ce qui se passe dans le domaine des sciences sociales et humaines. Marx est bien là.
- A. Ngaidé :** Comment expliquez-vous ce retour presque « inopiné » vers les théories de Marx ?
- A. A. Dieng :** Parce que c'est le système dans lequel nous vivons qui est mis en cause et que les gens ne souhaitent pas réellement rejeter. Les gens bricolent sur les effets du système, mais ils voient les causes qui ont conduit à l'essoufflement du système. C'est là que se situent les débats à l'heure actuelle. Beaucoup sont ceux qui ignorent et qui, finalement, ne comprennent pas comment nous avons été intégrés au système capitaliste mondial. Quand Samir en parle on pense qu'il est dépassé.
- A. Ngaidé :** La crise économique actuelle est-elle suffisante pour consacrer le retour aux idées de Marx ?
- A. A. Dieng :** Mais Marx est plus qu'actuel. L'intervention, par exemple des États dans l'économie, est devenue fatalement nécessaire. Le monde a commis des absurdités avec lesquelles nous peinons à nous accommoder. Je prends un exemple au Sénégal : la Sonatel⁷ qui fait des bénéfices de 100 milliards a été pratiquement cédée à une entreprise publique française (Alcatel) et l'argument qui a été servi

est celui de la faillite de l'État alors que la société appartenait pratiquement à l'État sénégalais. Des analyses pointues ont été effectuées. Elles démontrent que la « main coloniale » est toujours là : à travers les communications, le besoin de domination militaire, territoriale...

Autant de questions qui méritent d'être traitées par des analyses expertes pour qu'on puisse tracer de nouvelles perspectives capables soit de nous sortir de la crise, soit d'atténuer ses conséquences dans le fonctionnement des tissus social et politique.

Notes

1. Lire son ouvrage L'europhilosophie face à la pensée du Négro-Africain, suivi de : *Thèses sur Épistémologie du réel et Problématique néo-pharaonique*, Dakar, Sankoré, 1981, 221 p.
2. Cheikh Tidiane Gadio traduit le terme par « esquive ».
3. Les Africains continuent de soutenir des thèses sur Hegel et cela démontre l'intérêt que porte la jeune génération des philosophes africains à la philosophie de Hegel. Nous signalons l'existence d'une thèse encore inédite d'un philosophe mauritanien : Sy Hamdou Rabby « Le principe d'effectuation dans la Phénoménologie de l'esprit de Hegel », Thèse soutenue en 2007 à l'Université de Mont-Saint-Aignan à Rouen (France), 631 p.
4. *Hegel et le monde non européen. Le cas de « Volgeïst » africain. Essai de démystification du discours philosophique africain*, Thèse de troisième cycle, Paris X, Nanterre, 1980-1981.
5. Traduction qui est publiée sous format poche par les éditions Gallimard dans la collection Folio/Essais : *Phénoménologie de l'esprit I et II*, 2004, 799 p.; pp. 809-1346.
6. Ce concept est important pour la compréhension de la sociologie de Bourdieu. Bourdieu explique que « L'habitus est cette présence du passé au présent qui rend possible la présence au présent de l'à venir » (Méditations pascaliennes, Éditions Seuil [Points/Essais], 2003, p. 304). Une définition plus simple nous apprend que c'est un « système de dispositions durables acquis par l'individu au cours du processus de socialisation qui génère et organise les pratiques et les représentations des individus et des groupes » (Pierre Bonnewitz, Pierre Bourdieu. Vie, œuvres, concepts, Paris, Ellipses, p. 120).
7. Société nationale de téléphone. Elle fait partie de l'une des rares structures qui affichent une santé financière qui force le respect.